

vait point. Pas un courrier ; pas un message. O ciel ! qu'aperçoit-il sur la route ? le dogue de sa bien-aimée. C'est bien lui, c'est *Whiteboy*. Oh ! l'extraordinaire animal remplit une mission secrète, une mission que Bertha n'osait confier à personne. Donald s'élance à sa rencontre ; le chien manifeste une vive joie ; son regard intelligent semblait lui dire : « *cherche sur moi !* » Il avait un collier ; Ruthven l'ouvre. La lettre de Bertha s'y trouve.

Quelle joie s'empare de lui ! ses vœux ne sont point rejetés. Bertha lui accorde sa main. Mais, avant qu'il la conduise à l'autel, elle désire un entretien particulier avec lui ; elle l'appelle à un *rendez-vous* nocturne et mystérieux hors du palais d'Abernéthi...

« — Oh ! s'écrie Donald en s'interrompant avec transport : j'y serai, Bertha, j'y serai ! »

Puis, il continue et tressaille. Le jour du *rendez-vous est le sept* ; le lieu *le pont d'Abernéthi* ; et l'heure désignée *minuit*.

« — O mon Dieu ! reprend-il d'une voix étouffée, ce billet de félicité ne serait-il qu'un appel de mort ? Choisir le *septième* jour du

mois ! Ce fut *un sept* qu'eut lieu le funeste duel. « *au pont d'Abernéthi, à minuit.* » Quoi ! le rendez-vous de l'amour sur le terrain de l'homicide !... N'entends-je pas la voix de Malcolm : « *repasse une autre fois sur ce pont, nous y serons, la mort et moi !* »

Un frisson glacial paralyse ses membres. Sa chevelure se hérise. Sur son front pâle, et entre ses sourcils creusés, reparait l'empreinte terrifiante de *la griffe de Satan*. Une imprécation éperdue sort de ses lèvres, semblable à celle du criminel, condamné à l'échafaud, qui au moment suprême et à l'heure du repentir voit se dresser devant lui les ombres de ses victimes, sans miséricorde et sans pardon. Baigné d'une sueur froide, il se laisse tomber anéanti sur un tertre de gazon. Il n'est rappelé à lui que par les caresses du fidèle messenger de *Bertha*. *Whiteboy* lui léchait les mains, et, le regardant avec une tendre inquiétude, lui redemandait son collier.

Ruthven prend sa dernière détermination. Bertha ne l'aura point appelé en vain. Que ce soit le ciel ou l'enfer qui ait donné à celle qu'il

aime la fatale inspiration dont il pourra être la victime, il ne reculera point devant sa destinée, il marchera vers l'abîme; et, dût-il passer à travers les poignards ou les flammes du démon, il combattra les puissances invisibles comme il dompta les forces humaines. Sa réponse est faite : « j'irai. »

Le jour du rendez-vous, au lever du soleil, le ciel s'offre chargé de nuages. Dieu ! que d'augures menaçants ! A l'aube matinale, des torrents de pluie ont inondé la campagne. Pendant la nuit et aux sifflements d'un vent furieux, on a entendu hurler les dogues du canton comme à l'approche d'un grand danger. Sur la montagne de *Dunsimane* (1), enveloppée d'un noir brouillard, il est apparu trois sorcières. Un rire satanique était sur leurs lèvres. Travaillant à une œuvre sans nom, elles tournaient rapidement, en poussant de lugubres cris, autour d'une chaudière bouillante. Leurs mains de squelettes se levaient de temps à autre vers la nue, et y montraient de nombreuses troupes d'oiseaux de proie qui accouraient aux rives de

(1) Où fut le château de *Macbeth*.

l'Éarn comme y étant attirées par une odeur de cadavres. L'alarme est générale au pays.

Donald voit s'écouler la journée avec une terreur croissante. Jamais rendez-vous d'amour ne fut précédé de souffrances aussi vives. Hélas ! c'est que l'heure du berger ne paraissait devoir sonner à son oreille que le glas des tombeaux. L'astre de la lumière s'est couché derrière un rideau noir traversé par des lignes rouges : c'était comme un drap funéraire avec des barres de sang.

Le tonnerre commence à gronder du côté de Dunkeld. La tempête vient des Highlands, où déjà, sous un déluge de pluie, les torrents débordés roulent avec fracas leurs ondes impétueuses. Par moments l'horizon s'embrase. Quelque chose de convulsif et de désordonné s'empare de la nature. Une prochaine catastrophe est annoncée par de sourdes commotions dans la montagne. Bientôt le ciel, livré aux ténèbres et à l'ouragan, n'a plus d'autres flambeaux que les éclairs. On les dirait portés par les génies de la destruction : car ces lumières, c'est la foudre ; et leur passage, c'est la mort.

Ruthven, monté sur un vigoureux cheval blanc, part de Kinfauns pour Abernéthy. Son âme a la ferme volonté de se jouer de tous les périls ; mais ses sens, en dépit de lui, n'ont plus leur énergie accoutumée ; il a cessé d'être lui-même : il se cherche, il a disparu. Plein de force, il se sent tomber ; plein de vie, il se sent mourir.

A la lueur des éclairs qui, du milieu d'une profonde obscurité, dardait sur son pâle visage, il fendait les airs comme un spectre. A le voir passer ainsi, sur sa blanche monture, au milieu des sombres nuées qui couraient avec lui, au-dessus de lui et autour de lui, on eût dit l'effrayante figure de la fin des temps, le messenger funèbre de l'Apocalypse.

Il franchit le *Tay* avec une difficulté extrême ; ce fleuve commençait à grossir et à déborder de la manière la plus effrayante. Repoussant toute réflexion et toute pensée, Donald se dirige vers la rivière de l'*Earn* avec la raide immobilité de la consternation et l'œil hagard de la démence. L'ouragan redouble de violence ; les masses orangeuses du firmament se brisent et se déchirent. Un ciel étoilé ressort du milieu de la tempête.

Une lune à rayons magiques, la lune de la nuit du meurtre, étale son disque argenté. De toutes parts fuient les nuages : oh ! quelle scène de désastres !

Les eaux de l'*Earn*, gonflées par les torrents des *Highlands*, sortent en fureur de leur lit. L'inondation croît et s'étend : aucune digue ne saurait en arrêter les ravages ; elle renverse, entraîne et détruit tout ce qui se rencontre devant elle. On peut mettre obstacle aux progrès du feu, on n'en saurait opposer aux dévastations de l'eau. Contre les ondes soulevées, il n'est ni résistance ni lutte : il faut ou la fuite ou l'abîme.

Donald est vis-à-vis le pont d'Abernéthy ; il ne peut déjà plus en approcher. Un lac, se formant à l'entour, couvre la route qui y mène. Va-t-il retourner sur ses pas ? ses idées superstitieuses le lui conseillent ; son amour dévoué le lui défend. Ce dernier sentiment l'emporte ; il presse les flancs de son cheval ; et, dût-il passer à la nage, il arrivera jusqu'au pont.

Qu'entend-il ?... des cloches d'alarmes. Les habitants d'Abernéthy, assaillis et cernés par l'eau, appellent à leur secours les contrées envi-

ronnantes. Vain espoir : nul aide, personne. Ils voient leurs maisons qui s'écroulent, et leur ville qui s'engloutit...

Ruthven touche le pont fatal. Mais, à la place même où eut lieu son combat avec Murray, il croit apercevoir une figure armée de toutes pièces, avec un panache funèbre et une écharpe en sanglantée. Ce guerrier lève sa visière ; une tête de squelette apparaît ; et une voix lugubre s'écrie : « *la mort et moi, nous sommes là !* »

Était-ce l'imagination troublée du malheureux Donald qui lui présentait cette image?... Va-t-il reculer, éperdu? non : Bertha vient à sa rencontre, Bertha elle-même s'avance ; elle était, avant lui, sur le pont. Sa robe blanche, agitée par le vent, semblait une bannière d'amour, l'appelant au poste du dévouement et de la fidélité. Oh ! Donald ne voit plus qu'elle ; il ne s'agit plus ici, seulement, d'un entretien passionné, il s'agit du salut de son amante ; car les plus grands dangers l'environnent : la mort est dans Abernéthy. Il s'élançe, il est sur le pont. Bertha lui tendait les bras de loin, avec l'expression de l'amour, de l'espoir et de la recon-

naissance ; son chien fidèle la suivait, mais la catastrophe imprévue l'avait séparée de *Brother John*. Donald entend la voix de Bertha... il n'est plus qu'à quelques pas d'elle... Dieu ! la figure du squelette est encore au sommet du pont. Cette figure les sépare : elle étend son bras funéraire ; et ces mots traversent les airs : « *la mort et moi, nous sommes là !* »

Quel épouvantable désastre!... Quels renversements!... Quel fracas!... Les eaux de l'Earn continuent à monter comme les grandes vagues du déluge... et une arche du pont s'écroule.

« — Donald ! crie une voix déchirante, Donald ! Donald ! à mon secours ! »

Le deux amants, près de se joindre, étaient alors sur l'arche fatale. Ils roulent au fond de l'abîme. Bien que l'un à côté de l'autre, ils n'auront pu mourir ensemble. Ruthven, pendant quelques instants, voit flotter une robe blanche... Il n'est pas loin de son amante ; il nage avec vigueur, il la touche... Ah ! peut-être il la sauvera.

« — *Bertha ! ma Bertha ! s'écrie-t-il...* »

Un nouvel écroulement a lieu : Donald était auprès du pont. Le squelette tombe sur lui, parmi des monceaux de décombres. Donald sent le fer de l'armure, un fer pesant, un fer glacé. Sa tête est brisée par le choc ; le sang et la cervelle jaillissent... et le gouffre engloutit sa proie.

O nuit d'éternelle mémoire ! Abernéthy n'existe plus. Les murailles du palais furent renversées et emportées par les courants. On ne put sauver que la reine. Son enfant, l'héritier du trône, périt avec sa nourrice et quatorze de ses serviteurs. La ville entière fut submergée, et elle ne se releva plus de ses ruines (1).

L'aube du jour commençait à poindre. Quelle est cette jeune fille étendue inanimée sur une rive déserte ? La pâleur de la mort est sur ses traits : ses vêtements sont tout trempés. L'eau

(1) Voyez, sur cette catastrophe, l'histoire d'Écosse, par Georges Buchanau. t. I. liv. 7. chap. 50.

dégoûte de ses cheveux : elle a été arrachée à l'inondation par un secours inespéré : Qui donc est l'inconnue ? C'est Bertha ; et son sauveur ? C'est *Whiteboy*. Le chien fidèle a été plus heureux que l'intrepide amant ; sa maîtresse lui doit la vie.

L'infortunée ouvre les yeux. Elle regarde autour d'elle et ne comprend pas d'abord toute l'horreur de sa position... Mais la mémoire, peu-à-peu, viendra compléter le malheur. *Whiteboy*, couché à ses pieds, sollicitait d'elle un regard. Elle passe sa main sur son cou.

« — Ce n'était pas moi qu'il fallait secourir, dit-elle d'une voix plaintive : c'était *lui* qu'il fallait sauver !... *Lui* que j'ai appelé à la mort !... »

Elle se lève et marche au hasard. Où irait-elle en ce moment ? Ces rivages n'ont plus d'abri. Son chien est en avant qui la guide ; elle le suit machinalement. Il s'éloigne des bords de l'Éarn ; Bertha ne reconnaît ni les lieux ni le pays. Son regard, sa marche et ses mouvements ont tous les symptômes de la folie. Sa peau était brûlante et sèche ; une fièvre ardente

la dévore. La force lui manque, elle tombe.

Le soleil se levait à l'horizon. Quelqu'un est auprès de Bertha, et la fait revenir à la vie. C'est l'astrologue de *Glen Fearg*. Le chien avait été le chercher.

« — J'ai soif! je brûle! dit Bertha. Par pitié! quelques gouttes d'eau!

— O mon Dieu! prenez pitié d'elle! murmurait *Brother John* à genoux.

— Je brûle!.. répète Bertha. Oui, de l'eau! il m'en faut encore. De l'eau! j'en voudrais davantage. De l'eau! il n'y en a pas eu assez.

— Et pas un ruisseau secourable! interrompt le vieillard désolé. Personne, et sa tête s'égare! Nul secours, et elle se meurt! O mon Dieu! qui la sauvera!.. »

Whiteboy, l'oreille dressée, a paru comprendre ces mots. Il flaire l'aride bruyère; il cherche d'un air agité. Tout-à-coup, remuant sa queue avec un aboiement de joie, il se met à gratter la terre avec une inconcevable activité. Un trou se creuse sous ses pattes. Il s'élargit rapidement. *Brother John* pressent un miracle;

il aide le dogue à son œuvre; et soudain jaillit une source...

L'astrologue de *Glen Fearg* porte cette eau à la mourante; il lui en fait boire plusieurs gouttes... O prodige! Bertha se lève; elle a la physionomie de la démence; et pourtant son regard a le feu de l'inspiration. Elle s'approche de la fontaine miraculeuse.

« — Tu apparais aux jours de la mort! lui dit-elle d'un ton solennel. Tu seras une source de vie! »

Et la prophétie s'accomplit.

Les eaux de *Pitcaithley*, découvertes par *Whiteboy*, se trouvèrent être des eaux minérales d'une vertu puissante; et leur renom devint immense. Bertha recouvra la raison; mais, livrée à d'inconsolables regrets, elle fut s'enfermer dans un cloître. Quelques jours avant de quitter le monde à jamais, elle fit don au roi d'Écosse d'une partie des domaines qu'elle possédait sur les rives du *Tay* pour qu'il y rebâtît une nouvelle capitale. Cette ville prit le nom de *Bertha*, ainsi que le prouvent encore les vieilles

chroniques du pays (1); ce nom s'est changé peu-à-peu; et *Bertha* est aujourd'hui *Perth*.

(1) Voyez notamment l'histoire d'Écosse, par Georges Buchanan. liv. 7, chap. 30.

XII

Je venais de quitter Abernethy; et je continuais ma route pour Freeland lorsque le postillon qui me conduisait, s'arrêta pour me montrer un des lieux les plus renommés du pays.

« — Voici Pitcaithley! me dit-il. »

Je m'arrêtai de suite pour jeter un regard curieux sur la source miraculeuse de *Bertha*, découverte par *Whiteboy*. Ce n'est plus maintenant un lieu solitaire. Une foule de malades y viennent recouvrer la santé; on y a bâti des maisons, une salle de bal, une librairie; j'y remarquai une belle auberge; et la plage est des plus riantes.